

ROBERTO J. PAYRO

Le petit-fils du gaucho (1946)

Partie 3. Chapitre XIV

Les articles de de la Espada, bons pour un journal de province, devenaient ridicules à Buenos Aires. Je lui indiquai d'autres affaires, des recherches, de renseignements, des extraits de livres, et il s'en acquitta avec un tel zèle que peu à peu il devint mon secrétaire. Un secrétaire modèle, sans ambition, prompt à exécuter tout ce que je lui commandais sans faire d'objections ni se permettre d'oser penser.

- *Voici un homme – me dis-je plus d'une fois –, qui obéit comme moi aux circonstances. Pourquoi me favorisent-elles si bien et lui si mal ?*

Et j'en conclus que nous occupions des positions respectives bien équilibrées dans la réalité des choses.

Il me servit beaucoup, mettant surtout en ordre ma correspondance trop négligée, et me donnant quelques-uns de ces conseils que l'on ne suit jamais mais qui servent toujours de point de repère pour savoir ce que les autres pensent. L'affirmation qu'il a fait la presque totalité de mes travaux depuis

dix ans, est une calomnie, mais, par contre, il est vrai qu'il m'aida toujours beaucoup et que parmi les rares écrits dans lesquels il n'eut aucune part, figurent justement ceux-ci. Quant à ses conseils, il y en a deux dont j'ai à le remercier infiniment, car – bien que je ne les ai pas suivis exactement – ils contribuèrent à résoudre deux graves situations de ma vie, les deux derniers épisodes qu'il me reste à raconter.

Vazquez et moi, nous désirions le même poste depuis longtemps, mais nous nous heurtions tous deux à la même difficulté, la mauvaise volonté du gouvernement, déguisée sous toutes sortes de prétextes plausibles comme, par exemple, celui que nous n'étions pas diplomates de carrière et qu'il n'était pas possible de retarder l'avancement de vieux ministres, en nous donnant (à lui ou à moi) un poste plus élevé que ceux qu'ils occupaient, comme si cela ne s'était pas fait de tout temps et ne devait pas continuer à se faire de toute éternité.

Pedro avait deux éléments à la fois en sa faveur et contre lui : il était gêné et avait besoin de ce poste pour éviter la misère. Je suis tenace, bien que

j'aie, maintenant, dans l'âge mûr, la vertu de ne pas le montrer, mais, par contre, je n'ai réellement besoin de rien. Quoi que j'ambitionne pour ma gloire personnelle, je puis le demander « *pour le bien du pays* » et l'accepter ensuite dans des conditions inacceptables pour les autres, avec la simple différence que je puis ensuite en tirer des avantages inattendus, comme tant d'autres qui reçoivent des « *gratifications* » pour des travaux qui paraissent complètement désintéressés au début...

Mais cette fois-là mes calculs se révélèrent faux ou peu s'en fallut. Les probabilités de Vazquez montèrent à un tel degré que sa nomination était imminente.

Je montrai ma mauvaise humeur devant de la Espada qui, me regardant fixement, murmura :

- *Je le tuerai avec un couteau de boucher.*
- *Où est ce couteau ?*
- *Où il doit être !*
- *Bah !*
- *Un instant – répliqua-t-il –. Combien donneriez-vous pour l'écarter ?*
- *Dix, vingt, cinquante mille pesos ! –*

m'écriai-je —. C'est un point de départ si beau ! ...

- On n'aura pas besoin d'autant.
- Comment ?
- Radnitz a, depuis longtemps, des traites de Vazquez protestées pour une valeur de vingt ou vingt-cinq mille pesos et il ne l'exécute pas, comptant sur son avenir immédiat. S'il voit une affaire, il la saisira.
- Quel homme est-ce ce Radnitz ?
- Il a une petite banque et il fait le commerce des oeuvres d'art. Dans sa petite banque il prête libéralement à un pour cent par mois, ce qui fait du cinq ou dix, car il se fait acheter des actions.
- Tu es bien au courant.
- Je te dirai que, lorsque je vins à Buenos Aires, j'avais encore des relations et un certain crédit. Ayant besoin d'argent, on me présenta à Radnitz qui me prêta cinq cents pesos, m'obligeant à prendre deux actions de cent pesos de sa Banque et à signer une traite de sept cents.
- Sans garantie ?
- Presque ! En même temps, comme cautionnement, il me constitua

dépositaire de mes propres meubles évalués à sept cents pesos.

- *Tu les avais ?*

- *Non. C'était pour rénover la prison pour dettes.*

- *Si je ne payais pas les sept cents pesos, je deviendrais « dépositaire infidèle » et j'irais en prison pour abus de confiance ...*

- *De sorte que l'on peut absolument compter sur lui ?*

- *Absolument. Donne-moi cinq mille pesos et j'arrange l'affaire.*

- *Non ! Cela me semble bas ! – m'écriai-je.*

Mais, le même soir, je rencontrai Radnitz à une de ses expositions de peinture et je lui dis « *qu'il y avait des banques qui, etc ...* », et qu'il suffirait d'une dénonciation pour que ce système usuraire fût renversé. Je parlai ensuite des tableaux qu'il exposait, après les avoir achetés en Europe avec l'aide de sa femme, insinuant que le gouvernement devrait en acheter deux ou trois. Et, en le quittant, je déplorai que Vazquez ne pût être nommé ministre « *parce qu'il y avait quelqu'un dans le gouvernement qui s'y opposait de toutes ses forces et qui profiterait – à juste titre – de*

n'importe quel prétexte pour le discréditer ».

Radnitz ne dit pas un mot, mais me serra la main d'une façon significative. Quelques jours après, je le rencontrai dans les couloirs de la Chambre, très correct, très élégant. Après quelques manoeuvres, il s'approcha de moi.

- Je suis venu voir ... un ami du ministre de l'Instruction Publique et je désirais, savoir si le gouvernement achètera les deux tableaux de l'Exposition de la rue Florida

...

- *N'en faites rien, Radnitz, car je suis convaincu qu'ils les achèteront. On vient de me le dire, il y a un instant. La seule chose que vous obtiendrez, c'est faire que les tableaux montent de trop s'ils se vendent aux enchères. Enfin, voyez ...*

Il fit comme s'il s'en allait et ajouta sur un ton confidentiel :

- *J'ai été à la Bourse. L'affaire du banquier et des garanties me semble très exagérée. Ou bien il s'agit d'un de ces petits prêteurs marrons ...*

- *Sans doute ! ...*

- *A propos ! Vous savez le scandale ! On vient d'appeler Pedro Vazquez devant le*

juge d'instruction comme dépositaire infidèle et pour abus de confiance. Il semble que, dans des circonstances difficiles, il ait fait des choses qui ... ne sont pas très bien ...

Je fis en sorte qu'on n'achetât pas ses tableaux, et je m'en félicitai, car c'est un homme infect. Je crois aussi que l'histoire de la Banque suffisait largement.

J'arrivai tard à la maison à l'heure du dîner. Alors que je prenais le café, avec Eulalia, dans le hall, avant d'aller au club, on m'annonça Vazquez.

- *Tu viens à temps pour prendre une tasse de café, mais j'ai à sortir aussitôt après – lui dis-je pour éviter toute explication devant ma femme.*

Mais Pedro était trop nerveux pour se taire.

- *As-tu de l'argent disponible ? – me demanda-t-il, en buvant son café à larges gorgées –. Je me trouve dans une situation embarrassante.*

- *J'ai un peu d'argent. De combien as-tu besoin ?*

- *Vingt mille pesos.*

Je sursautai, puis me tranquillisai.

- *Pas autant – dis-je –. A peine huit cents ou mille. Mais dans huit ou quinze jours...*

- *C'est maintenant que j'en ai besoin ...*
- *C'est une fatalité.*
- *Rappelle-toi que moi je ne t'ai pas fait d'objections et que tu m'as promis, lorsque je t'ai prêté la même somme ...*
- *Que je ne t'ai pas encore remboursée. Tu me le jettes à la tête ? Oh ! ils sont toujours à ta disposition. Seulement, en ce moment ...*

Eulalia se leva et nous laissa seuls.

- *C'est vrai ? Tu ne pourrais pas obtenir ? ... Il s'agit d'une affaire d'honneur plus grave que la tienne, une dette négligée que de vils usuriers ressuscitent maintenant. Le pire, c'est qu'ils l'ont portée devant les tribunaux pour me mettre la corde au cou, et que, si la chose transpire, on ne me nommera pas ministre en Europe ... S'ils avaient seulement différé de quinze jours ! C'est une malédiction !*
- *Je verrai mes amis au club.*
- *Oui, Maurice ! C'est terrible ce qui m'arrive. Quelqu'un s'est employé à empêcher que la nouvelle soit publiée dans les journaux, mais si cette situation se prolonge, je suis coulé ...*
- *C'est facile. Je vais chercher*

l'argent.

- *Je te verrai ce soir. Où ?*
- *A deux heures, au cercle. Ou, mieux, demain de bonne heure, à la maison ... Vingt mille ... Ne t'afflige pas ... Ce n'est pas une montagne.*

Il s'en alla, consolé, et je ne me souvins pas de lui jusqu'à l'heure du lever. Le lendemain, à une heure, Eulalia m'attendait dans la salle à manger :

- *Vazquez est déjà venu trois fois – me dit-elle.*
- *C'est comme s'ii n'était pas venu.*
- *Pourquoi ?*
- *Parce que je n'ai pas pu obtenir l'argent.*
- *Mais moi si.*
- *Comment ? Les vingt mille ?*
- *Ils sont là. Papa me les a prêtés.*
- *C'est-à-dire que tu as été ...*
- *Je te voyais si perplexe !*

Oh ! admirable innocence ! Je lui donnai un baiser sur le front, je pris les vingt billets de mille et donnai l'ordre de faire entrer Vazquez dans mon bureau quand il reviendrait se présenter.

Il entra.

- *Tu as obtenu ?*
- *Oui et non.*

- Comment ?
- *Je les aurai dans deux jours. Impossible d'aller plus vite, même en t'adressant à une Banque. Viens me voir jeudi, non, mercredi dans l'après-midi, je ferai en sorte que les choses aillent le plus rapidement possible.*
- *Si je ne les ai pas aujourd'hui, ils peuvent me perdre ... C'est une affaire d'honneur. Si cela arrive devant les tribunaux ou si la presse en parle, même si mon nom reste sauf, mon avenir est compromis ...*
- *Tranquillise-toi. Les choses ne vont pas si vite chez nous. Bien d'autres se sont tirés de situations plus difficiles et plus scabreuses.*
- *Ah ! Maurice ! Puisses-tu avoir raison ! Enfin ! de tous mes amis et de tous ceux à qui j'ai rendu service, tu es le seul à qui je n'ai pas fait appel en vain ...*

Il était déjà dans le hall et commençait à descendre l'escalier lorsque je lui dis :

- *Eh bien ! pour abréger ton attente, j'irai moi-même te chercher mercredi en t'apportant cela ...*
- *C'est sûr ?*

- *Absolument !*

De la Espada apprit tout cela. Je crois qu'il courut dans tous les journaux qui détestaient Vazquez. Le fait est que, d'une façon voilée, quelques-uns donnèrent le soir même la nouvelle d'un grand scandale dans lequel était impliqué un candidat à un poste de ministre plénipotentiaire en publiant des détails non équivoques qui montraient bien qu'il s'agissait de Vazquez. Je sentis un mouvement de crainte, de répugnance et de remords, en me rappelant un ou deux drames auxquels j'avais assisté dans ma vie et qui s'étaient terminés par des suicides, mais je me tranquillisai immédiatement car je n'avais fait que favoriser la logique des faits. D'ailleurs, j'avais l'intention de rembourser Vazquez, et son honneur restait sauf. Son honneur, oui, mais le poste ? Allons, comme si le poste ne m'était pas destiné ! Le Président était très à cheval sur ces choses-là et ce début de scandale suffit pour faire avorter la candidature de Vazquez.

Le mercredi, je me présentai chez Vazquez et lui remis, les vingt mille pesos.

- *Même avec cela, je suis ruiné !* – sanglota-t-il.

- *N'en crois rien. Je vais voir mon beau-père. Je lui en ai parlé. Il est sûr d'obtenir ces maudites traites pour cinq ou dix mille pesos. C'est un chantage. N'aie aucun scrupule.*
- *Je n'en ferai rien. Je pars travailler à la campagne, C'est ce que Maria me conseille.*

Maria ! Je sentis subitement un âpre désir de la voir, de lui parler, et je prolongeai dans ce but la conversation.

- *Aller à la campagne, c'est inutile sans capital, sans une estancia. Que feras-tu ?*
- *Peu importe.*
- *Un homme de ton mérite.*
- *Mon mérite est nul.*
- *Pourquoi ?*
- *Parce que je ne puis pas me plier aux circonstances, ni servir personne, ni être le propre instrument de moi-même. Je rêve d'être peintre, sculpteur, serrurier, menuisier ou même laboureur ou berger. Ah ! Maurice, si tout le monde était comme toi ! ...*

Est-ce amer, cela ? Non. C'est la vie qui est amère. Il faut s'ouvrir un chemin aux dépens des autres par la

force, par l'astuce ou par les deux à la fois.

Mais Maria me préoccupait tant à ce moment-là que je finis par lui demander :

- *Et ta femme ?*
- *Elle est souffrante. Depuis le début de ce drame dans lequel tu viens d'être mon sauveur, elle doute de tout le monde et, vois comme sont les femmes, celle-là, si intelligente, si fine, si perspicace, ne veut pas se rendre à l'évidence, et doute même de ...*

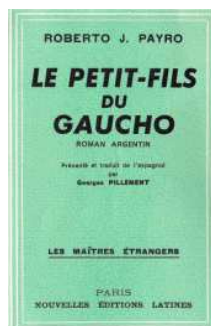
Il s'arrêta comme s'il n'osait pas dire ce que je devinais :

- *De moi, hein ?*

Et sans attendre la réponse, je lui tendis la main, ému et affectueux, en murmurant :

- *Qu'y ferons-nous ! Il n'y a pas en ce monde de bonheur ni de malheur complets !*

Traduction de Georges PILLEMENT



Notes de Bernard Goorden, autre traducteur de Roberto J. PAYRO.

Le Petit-Fils du Gaucho (1946) ; Paris ; Nouvelles Editions Latines ; 1946, 318 p. (achevé à Uccle-lez-Bruxelles, le 9 décembre 1910) = ***Las Divertidas Aventuras de un Nieto de Juan Moreira*** (1911) ; Buenos Aires, Editorial Losada, 1944, 302 p.

Une première traduction, très partielle, sous le titre « ***Aventures divertissantes du petit-fils de Juan Moreira*** », a été publiée dans ***La Belgique artistique et littéraire*** (*Revue nationale du Mouvement Intellectuel*), Bruxelles, tome trente-quatrième, janvier-février-mars 1914, pages 173-190. Le nom du premier traducteur n'est pas mentionné mais Arnold Goffin en signe une « *préface* » aux pages 173-175. Voir :

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20AVENTURES%20DIVERTISSANTES%20PETIT%20FILS%20JUAN%20MOREIRA%20BELGIQUE%20ARTISTIQUE%20LITTERAIRE%201914.zip>

Nous avons rendu un hommage à Georges PILLEMENT. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/HOMMAGE%20A%20Georges%20PILLEMENT%20traducteur%20hispanophile.pdf>